

A M^{me} Elie Reclus, Zurich.

Maison de correction, Versailles, 22 décembre 1871.

Ma bien chère sœur, ma bonne Noémi,

Jusqu'à présent, je préférerais t'écrire par la main de Fanny, afin d'avoir ainsi la pensée et le cœur plus libres dans mes épanchements ; mais je n'y tiens plus. J'éprouve le besoin de vous envoyer directement quelques paroles d'affection, mes bons amis, mes inséparables ! Vous les recevrez avec joie, et moi j'éprouve une grande douceur à vous dire que je suis toujours votre frère bien aimant et bien-aimé.

Vos deux lettres, la tienne et celle de l'ami Poulot, m'ont ravi. Je suis heureux de m'imaginer au milieu de vous, dans cet appartement que Paul m'a si gentiment dessiné ; je vous suis à toute heure dans vos occupations journalières ; je vous accompagne dans vos promenades sur les bords du lac ou sur les pentes du Zurichberg. Que de bonheur dans notre infortune ! Quelle consolation pour nous de savoir que vous jouissez de la bonne et douce vie domestique de travail et d'affection, C'est en pensant à Paul et à André que je me sens tout

particulièrement heureux. Voilà donc notre bon Poulot en voie de devenir un homme utile par ses connaissances autant que par sa bonne volonté. Sa lettre m'a frappé par son naturel, son bon sens, sa grâce et l'amabilité du style. Quant à André, il est en bonnes mains. Il n'aurait certainement pas été gâté pour avoir fait le polisson avec ses camarades à l'école de Pons ; mais il lui vaut mieux d'être avec Lydie et de recevoir d'elle l'instruction en même temps que ses douces et fortes paroles qui en feront un homme de cœur. Puisque les enfants vont bien, soyons heureux, nous qui appartenons à la vieille génération qu'ils doivent remplacer.

Depuis que ma nouvelle adresse est connue des amis, je reçois des lettres qui me tiennent au courant de tout ce qui se passe dans la famille et dans le cercle des amis. Mais nous ne recevons pas de journaux et, par conséquent, j'ignore ce qui se passe dans la grande famille humaine, où bien je ne l'apprends que par de lointains ouï-dire. Cela ne m'empêche pas de me faire une idée générale de l'histoire contemporaine au point de vue philosophique et moral ; mais le détail manque, et le cher Michel (1) appréciera combien cette ignorance de la vie journalière du monde m'est pénible.

Ce qui m'est plus pénible encore, c'est de ne pouvoir guère travailler au milieu du tumulte et des bousculades, car nous sommes ici des centaines dans une prison faite pour recevoir quatre-vingt personnes. Je tâche seulement, par la lecture et la réflexion, par des conversations utiles aussi, d'entretenir chez moi la vie de l'esprit. J'espère bien qu'en reprenant ma liberté, si je dois en jouir encore, je ne me serai pas deshabitué du travail

(1) Elie s'appelait aussi Michel.

par
tout
dans
plus
Sa
se so
roppo
trio,

(1) l
après c

ot
es
pé
lu
ut
on
ut
e-
ui
nt
lle

par une sorte d'inanition intellectuelle. Ce n'est pas tout de garder son courage, il faut encore se maintenir dans la santé complète du corps et de l'esprit. Cela est plus difficile, mais j'espère y parvenir.

Saluez bien mes amis de Zurich. Si M. Ladendorf (1) se souvient encore de moi, que Poulot veuille bien lui rappeler mon nom et lui porter mon salut. Bon et cher trio, je vous serre les mains et je vous embrasse.

Votre frère,

ELISÉ.

is,
ut
is.
é-
le
as
ée
le
le

(1) D^r Auguste Ladendorf, démocrate allemand émigré à Zurich, après de longues années de prison.